



HAL
open science

Quels enjeux épistémologiques pour la fiction ?

Frank Vermandel

► **To cite this version:**

Frank Vermandel. Quels enjeux épistémologiques pour la fiction ?. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2013, La fiction et le réel, 16, pp.29-46. <hal-03278413>

HAL Id: hal-03278413

<https://hal.science/hal-03278413v1>

Submitted on 5 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

QUELS ENJEUX ÉPISTÉMOLOGIQUES POUR LA FICTION ?

Frank Vermandel
ENSAP Lille - LACTH

Si la recherche scientifique vise à la connaissance du réel, elle n'en recourt pas moins à diverses formes d'élaborations discursives (description, récit, conceptualisation, modélisation) et de projections mentales ou d'expériences de pensée qui participent d'un réagencement significatif du donné. Pour le chercheur engagé dans le procès de l'écriture, l'objet de la recherche est un objet construit ou plus exactement *façonné* – au sens de *fingere* – dans un projet intellectuel. Si la recherche, en anthropologie notamment, procède fréquemment d'une construction interprétative, elle sous-tend également une dimension projective (Borutti, 2003). Connaître, ce n'est pas simplement saisir ou élucider le monde (et le réel) par un acte d'objectivation, dont le langage scientifique serait l'outil, le calque ou l'empreinte, c'est aussi reconfigurer le monde, le transfigurer par l'écriture afin que le sens advienne. C'est notamment de ce point de vue que le rôle de la fiction peut s'éclairer et trouver sa fécondité dans la pensée scientifique. Reconnaître cette fécondité invite à circonscrire un champ de pertinence épistémologique pour la fiction et à s'écarter d'une conception "ségrégonniste" (Pavel, 1988) qui conduirait à ne l'envisager que dans un *hors monde*, exclusif de toute incidence dans et sur le réel. La fiction en tant que monde possible contribue à sa manière à la production du réel,

à sa compréhension, ou encore à sa possibilisation. En d'autres termes, aborder la fiction sous l'angle de l'épistémologie ne peut faire l'économie d'une réflexion d'ordre ontologique. C'est sous ce double registre que je me propose d'interroger le rôle cognitif de la fiction à l'appui d'un regard croisé porté sur les travaux de Hans Vaihinger, Michel Foucault, Paul Ricœur et Nelson Goodman, en examinant les enjeux d'un croisement entre une épistémologie du vérifiable et une épistémologie du possible.

VERS UNE HEURISTIQUE DE LA FICTION

La thèse de Hans Vaihinger, *La philosophie du comme si* (1911, [2008]), constitue une entrée incontournable pour aborder le rôle des fictions dans la pensée discursive. Un des intérêts majeurs de cet ouvrage, qui s'inscrit dans le sillage de la philosophie kantienne, est de montrer le caractère heuristique des fictions dans les processus de connaissance et, plus précisément, de favoriser la jonction entre imagination et connaissance. L'auteur de ne se livre pas seulement à un exercice spéculatif, il examine méthodiquement les différents domaines (sciences juridiques, sciences politiques, sciences physiques, mathématiques, esthétique) où la fiction est convoquée et intervient comme instrument cognitif. Outre cette perspective transversale, Vaihinger interroge conjointement la fiction et l'hypothèse en montrant que ces deux modalités du raisonnement intellectuel ne sont pas incompatibles – qu'elles ne s'excluent pas mutuellement – y compris dans les sciences, mais se provoquent et se complètent dans une approche renouvelée du réel. "Une hypothèse, explique-t-il, concerne toujours la réalité, c'est-à-dire que la construction idéale qu'elle contient a la prétention ou l'espoir de coïncider avec une perception future. Elle se met à l'épreuve de la réalité et requiert la vérification, c'est-à-dire qu'elle veut être établie comme vraie, comme effective, comme expression correcte de la réalité. Toute hypothèse, sans exception, prétend établir une vérité de fait." (Vaihinger, 1911, p. 91-92, [2008]). Il est utile de rappeler que la notion d'hypothèse, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, prend forme au sein de la pensée scientifique

¹ Voir notamment les travaux de Henri Poincaré (*La Science et l'hypothèse*, 1902, *La Valeur de la science*, 1905) qui partage avec Vaihinger une conception conventionnaliste de la science.

moderne¹. L'hypothèse, instrument privilégié du raisonnement scientifique, doit être appréhendée dans le cadre d'un contexte et d'une historicité particulière. Elle intervient comme opérateur majeur dans le cadre d'une rationalité située ; celle-ci correspond aux cadres

intellectuels fixés par l'essor des sciences modernes et se trouve de la sorte largement indexée à celles-ci.

Cependant, l'emprise de cette rationalité [qui mobilise le recours aux "faits", à l'"objectivité" et se confronte au "réel"] n'empêche pas à la fiction d'agir en deçà ou au-delà de la sphère du vérifiable [ou du réfutable, selon la logique que défendra ultérieurement Karl Popper]. Comme le note Vaihinger, la fiction et l'hypothèse sont fréquemment entremêlées : elles entretiennent de nombreux traits communs et "ne peuvent pas toujours être séparées de manière stricte" (*id.*, *ibid.*, p. 91). En relevant le rôle des fictions dans les activités spéculatives, y compris scientifiques, ce dernier entend montrer que le monde des idées entretient une forme d'indépendance à l'égard du réel, de l'objectivité ou encore du factuel. "Il faut maintenir fermement ce principe d'un mécanisme de la pensée, suivant lequel toutes les idées et tous les complexes d'idées plus élaborés qui ne coïncident pas immédiatement avec la réalité, ne servent qu'à soutenir, accélérer et faciliter le mécanisme des idées lui-même." (*id.*, *ibid.*, p. 111).

La distinction opérée par Vaihinger est à la fois analytique, logique et linguistique. Cette entreprise de clarification permet d'identifier les différentes modalités du raisonnement spéculatif. Elle conduit à repérer plus finement les logiques argumentatives et les formes de rationalités, sans pour autant donner une prévalence à l'usage de l'hypothèse sur la fiction : "La fiction est un moyen d'investigation scientifique aussi légitime et indispensable que l'hypothèse", souligne-t-il sans ambiguïté (*id.*, *ibid.*, p. 96). Il ne s'agit donc pas de privilégier l'une ou l'autre notion, mais d'en relever les vertus, les limites et les propriétés respectives afin d'en montrer la complémentarité. Alors qu'une hypothèse, en tant que "construction idéale", vise toujours la réalité [et le vérifiable], "la fiction ne tend nullement à affirmer quelque chose de réel, mais quelque chose qui permet d'aborder et de cerner la réalité donnée". La fiction est par nature "artificielle", c'est une "construction auxiliaire" mais néanmoins essentielle aux formes langagières du raisonnement : "Sans elle, la pensée discursive elle-même ne serait pas possible." L'hypothèse et la fiction fixent à l'entendement deux grandes orientations : la découverte et l'invention : "L'hypothèse veut découvrir, la fiction veut inventer." (*id.*, *ibid.*, p. 93-95).

Découverte et invention participent communément de l'activité de connaissance ("on découvre des lois naturelles, mais on invente des machines" dit par exemple Vaihinger). On peut également ajouter, en prolongeant son raisonnement, que si la démarche scientifique vise la connaissance du réel, elle requiert, pour en *découvrir* les ressorts, de *construire* des objets scientifiques adéquats et d'*inventer* les concepts *ad hoc*. L'hypothèse en tant que "construction idéelle" et la fiction en tant que "construction auxiliaire" sont précisément les formes conceptuelles qui permettent d'appréhender la double dimension de ce mouvement cognitif.

L'intérêt du travail de Vaihinger est en outre d'ouvrir la voie à une entreprise de clarification sémantique. Celle-ci s'engage par un retour à l'étymologie : "*Fictio* signifie premièrement l'activité de *fingerere*, c'est-à-dire de construire, de former, de figurer, d'élaborer, de présenter, de modeler." Le terme renvoie également à "l'acte de concevoir, de penser, d'imaginer, de supposer, d'ébaucher, d'inventer, de créer". Enfin, "il désigne le produit de ces activités, c'est-à-dire la supposition fictionnelle, l'invention, la création, le cas imaginé" (*id.*, *ibid.* p. 88). La caractérisation de ce champ lexical permet non seulement de remonter aux sources étymologiques, mais également d'évacuer du champ conceptuel les dérives sémantiques qui poussent la fiction du côté du mensonge, du leurre, c'est-à-dire des connotations péjoratives qui, du point de vue du *sens commun*, lui sont généralement attribuées. Dorrit Cohn met ce point en relief sous l'angle de la théorie littéraire en relevant les griefs qui touchent la fiction dans un sens usuel : "Quand, dans la vie de tous les jours, nous reprochons à des journalistes ou à des colporteurs de rumeurs que leurs écrits ou racontars relèvent de la 'fiction', nous utilisons ce terme dans une signification péjorative, celle d'une affirmation douteuse ou fautive – un manquement que nous attribuons selon les cas à la duperie délibérée, à une mémoire défaillante ou à une erreur d'information." (Cohn, 2001, p. 13).

Étendue à des domaines spécialisés, aux sciences notamment, la fiction fait généralement figure de contre-vérité, elle provoque la suspicion, le doute, voire le dénigrement. Dans le domaine scientifique, la fiction s'oppose traditionnellement à l'objectivité ; elle est au mieux réduite à une simple version contrefactuelle du monde réel et n'acquiert de dignité qu'au

sein des domaines littéraire et artistique (dans la mesure notamment où ceux-ci font prévaloir les vertus de l'imagination et n'entendent pas condamner la liberté prise à l'égard de la réalité). C'est précisément contre cette conception restrictive de la fiction que les analyses de Vaihinger me paraissent fécondes. Anticipatrices de bien des débats contemporains, elles agissent à l'encontre d'une certaine *doxa* qui traverse tant le sens commun que la pensée savante.

OBJECTIVITÉ, VÉRITÉ, SPÉCULATION ET EXPÉRIENCE DE PENSÉE

Les questions relatives à l'objectivité et à la vérité posées par la fiction conduisent à une interrogation d'ordre épistémologique sur les critères de scientificité mobilisés par la recherche. Ces questions sensibles – qui ouvrent au relativisme et ne manquent pas de faire débat – sont notamment relayées par le philosophe Ian Hacking (2008) et les historiens des sciences Lorraine Daston et Peter Galison (2010). Tous trois s'intéressent aux figures de l'argumentation scientifique et conduisent de façon distincte, mais complémentaire, une réflexion sur les formes de rationalité mobilisées par les sciences. Leurs approches respectives portent l'empreinte de l'épistémologie analytique développée par Michel Foucault.

Comme le montrent Lorraine Daston et Peter Galison, la notion d'objectivité n'est pas une notion stable et immuable. Elle apparaît au milieu du XIX^e siècle

et s'inscrit dans "une histoire des idéaux et des pratiques" scientifiques². L'usage même du terme permet de relever un certain nombre d'ambiguïtés. Les différentes acceptions, les résonances linguistiques (en anglais *objectivity*, en allemand *Objektivität*), les différents contextes culturels et scientifiques d'usages révèlent une imbrication entre considérations simultanément ou tour à tour ontologiques, épistémologiques, méthodologiques et morales. Les différentes occurrences de la notion d'objectivité permettent d'identifier les visées et les procédures régulatrices de l'activité scientifique. Le recours à cette notion intervient fréquemment chez les scientifiques comme un garde-fou à la fois épistémique et éthique. Son usage met aussi en évidence le comportement du chercheur : son *éthos*

² L'enquête menée conjointement par Daston et Galison (*Objectivity*, Zone Books, New York, 2010) vise notamment à faire émerger une épistémologie du regard ("*epistemology of the eyes*") en déplaçant le champ de pertinence de l'archéologie foucauldienne (qui privilégie les pratiques discursives) vers une analyse des pratiques de l'image et plus particulièrement de l'atlas scientifique. Voir également Lorraine Daston, "Une histoire de l'objectivité scientifique", in *L'Histoire des sciences. Méthodes, style et controverses*, 2008.

(the "Scientific self") ; il permet notamment de détecter les normes qui sont internalisées et agissent comme des conventions solidement ancrées. Celles-ci participent aux *habitus* de recherche, déterminent des points de vue, des découpages dans l'ordre du savoir. Elles ont enfin pour fonction de discipliner et d'assurer à la connaissance scientifique une stabilité dans ses procédures les plus courantes. En ce sens, la notion d'objectivité décide pour une grande part de l'activité de la "science normale", selon le mot de Kuhn.

Si Daston et Galison mettent l'accent sur l'interaction entre imagination et modes d'objectivation, Foucault, auquel ils se réfèrent, met en perspective le rôle de la fiction au regard des notions d'objectivité et de vérité. Cet aspect de son oeuvre permet de mettre en relief la manière dont un texte savant peut tirer profit de la fiction en produisant une expérience de pensée heuristique pour la recherche. La particularité et l'intérêt du travail spéculatif de Foucault réside dans le fait qu'il entremêle sciemment le registre de l'hypothèse et celui de la fiction, modalité dont, par exemple, rend compte le mode de problématisation qui préside à l'ouverture des *Mots et les Choses* (où la fiction borgésienne tient une place majeure). Ces deux instances dont Vaihinger comparait les vertus (tout en les distinguant au plan méthodologique) se trouvent chez Foucault fréquemment entrelacées. *Histoire de la folie et Surveiller et punir* (qui ont eu

3 Voir Jean-Louis Violeau, "Du panoptisme aux réseaux. Foucault et les architectes", in *Michel Foucault, la littérature et les arts* (dir. Philippe Artères), Éditions Kimé, 2004, p. 159-186. .

un impact non négligeable sur la recherche architecturale et urbaine³) reposent sur l'entrelacement des régimes discursifs ; ce sont à la fois des récits usant d'artifices et de ruses littéraires

– tissant des liens entre histoire et fiction – et des ouvrages maniant avec adresse les codes de la production savante. Foucault est pleinement conscient du décalage qu'il introduit à l'égard de la tradition universitaire : "À la fois j'utilise les méthodes les plus classiques : la démonstration ou, en tout cas, la preuve en matière historique, le renvoi à des textes, à des références, à des autorités, et la mise en rapport des idées et des faits, une proposition de schéma d'intelligibilité, de type d'explications. Il n'y a là rien d'original. De ce point de vue, ce que je dis dans mes livres peut être vérifié ou infirmé comme pour n'importe quel autre livre d'histoire. Malgré cela, les personnes qui me lisent, en particulier celles qui apprécient ce que je fais, me disent souvent en riant : 'Au fond, tu sais bien que ce que tu dis n'est que fiction.' Je réponds

toujours : 'Bien sûr, il n'est pas question que ce soit autre chose que des fictions.' Si j'avais voulu, par exemple, faire l'histoire des institutions psychiatriques en Europe entre le XVII^e et le XIX^e siècle, je n'aurais évidemment pas écrit un livre comme *Histoire de la folie*. Mais mon problème n'est pas de satisfaire les historiens professionnels. Mon problème est de faire moi-même, et d'inviter les autres à le faire avec moi, à travers un contenu historique déterminé, une expérience de ce que nous sommes, de ce qui est non seulement notre passé mais aussi notre présent, une expérience de notre modernité telle que nous en sortions transformés." (Foucault, 1978, p. 44 [1994]).

Dans cet entretien, Foucault présente ses livres comme des expériences spéculatives, des "fictions" qui interrogent la "vérité", sans pour autant viser la "vérité historique", *stricto sensu*. Avec *Histoire de la folie*, "l'essentiel ne se trouve pas dans la série de ces constatations vraies ou historiquement vérifiables, mais plutôt dans l'expérience que ce livre permet de faire. Or cette expérience n'est ni vraie ni fausse. Une expérience est toujours une fiction." (*id.*, *ibid.*, p. 45). La vérité n'est pas ici assignée à une pure logique d'expression factuelle, qui serait celle d'un chercheur soucieux d'éclairer ses lecteurs par un exposé rigoureux des faits. Elle repose certes sur un souci d'exactitude que Foucault n'a cessé de développer en s'attaquant directement aux sources historiques. Son travail d'archiviste, comme le reconnaissent les historiens les plus sceptiques, est considérable. Mais l'essentiel n'est pas là. Si *Histoire de la folie* fonctionne comme une "expérience", ce n'est pas parce que le livre (qui est aussi une thèse, donc une recherche académique) vise l'objectivité requise par le statut de texte savant (sous le contrôle de Canguilhem), mais parce qu'il transforme le rapport de l'auteur et du lecteur à l'idée même de vérité. Ce livre, explique-t-il, "a constitué pour moi – et pour ceux qui l'ont lu ou utilisé – une transformation du rapport (historique, et du rapport théorique, du rapport moral aussi, éthique) que nous avons de la folie, aux fous, à l'institution psychiatrique et à la vérité même du discours psychiatrique" (*id.*, *ibid.*, p. 45). La question du rapport du connaître à la vérité ne se résout pas à une simple adéquation de la théorie aux faits ou de la confirmation des hypothèses par l'expression vérifiable des preuves. Elle réunit à la fois ces conditions et propose, dans le même mouvement, une expérience de pensée qui est de l'ordre de la fiction théorique : ce lieu de la pensée discursive que Vaihinger plaçait au fondement du travail spéculatif.

FICTION, RÉCIT, NARRATION

Le questionnement initié par Vaihinger permet également de rejoindre, par d'autres voies, la réflexion développée par Paul Ricœur qui confère à l'expérience langagière un rôle décisif dans la capacité d'agir et de connaître. Dans *Du texte à l'action*, qui fait suite à la trilogie *Temps et Récit*, Ricœur vise à interroger les propriétés communes de l'histoire et de la fiction, qui toutes deux, par le biais de la mise-en-intrigue, mettent en lumière le caractère heuristique du "schématisme narratif" dans la production du sens et l'acte de compréhension. Histoire et fiction sont à première vue incomparables ; elles semblent agir dans des univers radicalement étrangers, sinon opposés, mettant en tension le réel et l'irréel : "Le problème est d'une difficulté considérable. D'un côté, en effet, seule l'histoire paraît se référer au réel, même si ce réel est un réel passé. Seule elle paraît prétendre parler d'événements qui se sont réellement produits. Le romancier ignore la charge de la preuve matérielle liée à la contrainte du document et des archives. Une asymétrie irréductible semble opposer le réel historique et l'irréel de la fiction." [Ricœur, 1986, p. 17]. Mais, ajoute-t-il, c'est précisément en s'appuyant sur cette asymétrie qu'il est possible de percevoir "le croisement et le chiasme entre les deux modes référentiels de la fiction et de l'histoire". La fiction n'exclut pas le mode référentiel ; elle s'en saisit pour configurer autrement la réalité ; point que Nelson Goodman, dans le sillage de Cassirer, met en relief en examinant le rôle des symboles. C'est dans son potentiel de configuration et de reconfiguration du monde, que "réside la fonction référentielle de l'intrigue", précise Ricœur. Le monde de la fiction n'est pas un hors monde ; il agit au sein du réel et produit des "schèmes d'intelligibilité" susceptibles d'en proposer des réagencements significatifs. "Fiction, c'est *fingere*, et *fingere*, c'est faire", rappelle-t-il, tout en soulignant les vertus de l'imagination productrice en des termes proches de ceux de Vaihinger (*id.*, *ibid.*, p. 17).

Comme Ricœur l'a également montré dans *Temps et Récit*, le discours historique n'est pas sans parenté avec la fiction narrative (Ricœur, 1985, P. 329-348). Ces deux modes discursifs apparemment distincts entretiennent des liens étroits. L'histoire vise le passé, mais si le passé est bien réel, il est proprement "invérifiable". Le discours de l'historien (comme celui de l'anthropologue, sur un autre plan) ne peut être entièrement assimilable à une

description visant la vérité des choses mêmes. Même lorsqu'il se fonde sur l'archive ou le témoignage, celui-ci est aux prises avec le problème de la reconstitution des faits. Si le travail de l'anthropologue peut être envisagé comme une construction de l'altérité, l'histoire est toujours "reconstruction du passé" ; elle fonctionne sur le mode combiné de l'agencement narratif et du réagencement des traces : elle entrelace "cohérence narrative" et "conformité aux documents". En d'autres termes, l'historien, même s'il s'en défend, fait œuvre d'imagination. Qu'il l'assume ou non, son travail n'échappe pas à un degré plus ou moins élevé de fictionnalisation, dont le récit porte la trace ; perspective que rejoint l'anthropologie textualiste de Clifford Geertz (Geertz, 1996 et 1998).

Reconnaître le pouvoir de transformation sur le monde qu'engage la fiction – son pouvoir de "transfiguration du réel" – implique, dit Ricœur, de cesser "d'identifier réalité et réalité empirique" et nécessite de rompre avec le présupposé de l'indissociation entre "expérience et expérience empirique". Cette perspective, il faut le souligner, est à la fois épistémologique et ontologique ; elle "exige que nous remettions [...] en chantier notre concept conventionnel de vérité, c'est-à-dire que nous cessions de le limiter à la cohérence logique et à la vérification empirique, de manière à prendre en compte la prétention à la vérité qui s'attache à l'action transfigurante de la fiction" (Ricœur, 1986, p. 17). C'est en ce sens notamment que la conceptualisation de la fiction permet d'opérer un déplacement significatif de notre rapport au réel ; ce déplacement implique également de reconsidérer notre rapport à la connaissance perçue sous le prisme exclusif de l'objectivité et de la vérité, ou encore de l'adéquation des théories aux faits.

Si Ricœur pose la fiction en tant qu'objet de recherche : un objet théorique, dont il construit la problématisation et le cadre d'analyse, Foucault problématisait et, *en même temps*, met en œuvre la fiction. Il en expérimente la dimension heuristique au travers d'une expérience langagière qui questionne la connaissance que nous pouvons avoir du réel et, simultanément, nous libère de ses contraintes ; sous cet angle, s'esquisse un croisement entre une épistémologie du vérifiable et une épistémologie du possible. La fiction, telle qu'elle peut être conceptualisée à partir de *La Philosophie du comme si*, permet de mettre en relief le double mouvement,

créatif et cognitif, du projet intellectuel qui anime le processus de recherche. Si celui-ci engage une construction interprétative, il dessine également une construction projective : "Connaître, dit en ce sens Sylvana Borutti, c'est anticiper une forme de monde dans un projet qui est un fragment de l'avenir [...], c'est projeter un monde." C'est de ce point de vue notamment que le rôle de la fiction s'éclaire et qu'elle peut être appréhendée comme une "catégorie-clé de la production de la connaissance dans les sciences humaines" (Borutti, 2003, p. 75-79). Pour être saisie sous cet angle, la fiction nécessite d'être repensée (en même temps qu'elle permet de repenser l'épistémologie sous ces aspects normatifs) ; elle dévoile son caractère heuristique sous l'angle du "modeler-façonner-construire" dès lors que l'on écarte les *a priori* et les suspensions qui en grèvent la signification, que ce soit dans le langage commun ou le langage savant.

PERSPECTIVES ÉPISTÉMOLOGIQUES ET ONTOLOGIE DES FICTIONS

Afin de mesurer les implications de la fiction dans les opérations d'ordre épistémologique, il importe symétriquement de reconsidérer un certain nombre de présupposés d'ordre ontologique liés à la distinction entre fiction et réalité, imagination et vérité et à la séparation entre domaine fictionnel et univers référentiel. Certains philosophes et poéticiens ont visé à mettre en relief les liens entre le langage et le monde, en étudiant les correspondances. Ils se sont employés à montrer que si la fiction a bien un fonctionnement sémantique, elle exclut toute implication dénotative vis-à-vis du monde réel. Frege par exemple considère que le sens d'un texte de fiction relève de la seule pensée imaginative et qu'il serait vain d'y chercher une fonction de dénotation à l'égard du monde commun. En ce sens, la fiction relèverait du domaine de l'esthétique, de l'œuvre d'art et du plaisir artistique (Frege, 1971, p. 108-109) ; elle délimiterait un territoire de propositions étrangères aux catégories du vrai et du faux. Échappant à la vérification de par son inadéquation avec le réel, la fiction, envisagée sous cet angle, permettrait de conforter une bipartition classique : vérité scientifique *versus* discours de fiction.

Ce point de vue fait écho aux thèses ségrégationnistes que Thomas Pavel définit – pour mieux s'en démarquer – dans *L'univers de la fiction*. Ces thèses,

auxquelles Pavel oppose un point de vue intégrationniste⁴, considèrent à l'appui d'arguments logiques, linguistiques ou métaphysiques, que les fictions, en tant qu'œuvres de pure imagination, n'ont aucune valeur de vérité ; en conséquence, elles bénéficient d'un statut d'extraterritorialité vis-à-vis du monde des faits et ne peuvent interférer avec la réalité. Dans cette perspective, il s'agit avant tout de mettre en relief les critères de démarcation permettant de tracer des frontières nettes entre fiction et non-fiction. "Le point de vue ségrégationniste classique, note Pavel, reflète les soucis de la philosophie analytique à ses débuts, alors que l'objet de ses réflexions était la nature des liens entre le monde et le langage." (Pavel, 1988, p. 21). Pour Searle par exemple, il importe d'aborder le langage sous l'angle de "règles qui mettent en corrélation des mots (ou des phrases) avec le monde" (Searle, 1982, p. 109-110). Ces règles sont dites "verticales" et permettent d'établir des "connexions entre le langage et la réalité". À l'encontre, les fictions reposent sur "un ensemble de conventions extralinguistiques [...] qui rompent la connexion entre les mots et le monde". Selon Searle, l'énoncé de fiction revêt un caractère transgressif : il rompt avec la logique référentielle ; la fiction serait une assertion feinte, transgressive à l'égard du réel, mais cependant clairement distincte d'un énoncé mensonger qui, lui, repose sur l'intention de tromper.

Les thèses ségrégationnistes entretiennent l'idée d'une dichotomie entre le discours fictionnel et le discours référentiel ; ceux-ci relèvent de deux logiques distinctes, même s'ils peuvent dans certains cas localisés – une phrase dénotative par exemple – se croiser. Les arguments des philosophes qui entendent fonder logiquement la séparation entre le réel et le fictionnel (et désigner deux catégories discursives mutuellement exclusives) s'enchaînent généralement dans des considérations métaphysiques qui visent à dénier tout statut ontologique aux objets dépourvus de présence réelle. Telle est notamment la position de Russell fondée sur l'axiome d'existence, qui le conduit, dit Pavel, "à exclure du domaine du discours vrai les phrases qui parlent d'objets de fiction" (Pavel, *op. cit.*, p. 23).

⁴ En distinguant rationalité et scientisme, et en confrontant positions "intégrationniste" et "ségrégationniste", Pavel invite à remettre en question la validité des frontières ontologiques entre réalité et fiction. Partant d'une analyse sémantique et littéraire, il élargit le champ de réflexion pour mettre en relief la diversité des "paysages ontologiques" (et des paysages fictionnels) qui composent notre monde, enchâssant diversement, selon les lieux, les cultures et les époques, le profane, la science et le sacré. En dessinant une perspective anthropologique, les arguments intégrationnistes qu'il défend valorisent l'existence d'une forme de fluidité entre paysages fictionnels et réalité empirique, en montrant en particulier la relativité et l'instabilité des conventions culturelles et des cadres institutionnels qui régissent l'apparente coupure entre sciences, imaginaire et univers de fictions.

Des poéticiens tel Gérard Genette ont repris à nouveaux frais le débat sur les limites entre la fiction et la non-fiction sous l'angle de la narratologie. Dans *Fiction et Diction*, Genette souligne que, si le texte de fiction relève bien d'un genre particulier, celui-ci n'est jamais complètement, ou *purement*, fictionnel. Il y réside toujours des "îlots non fictionnels" ; "il faut garder à l'esprit dit-il, que le 'discours de fiction' est en fait un *patchwork*, ou un amalgame plus ou moins homogénéisé d'éléments hétéroclites empruntés pour la plupart à la réalité" ; en ce sens, "la fiction n'est guère que du réel fictionalisé" où le "tout y est plus fictif que l'ensemble de ses parties" (Genette, 2004, p. 136-137). Le discours de fiction absorbe le monde référentiel, le transforme. Ce processus de transformation l'éloignerait *in fine* de toute logique référentielle : fondamentalement "intransitif", il demeurerait étranger au monde réel : le texte de fiction "ne sort pas de sa propre sphère" ; il ne "*conduit* à aucune réalité extratextuelle, chaque emprunt qu'il fait (constamment) à la réalité [...] se transforme en élément de fiction" (*id.*, *ibid.*, p. 115). Si on suit la logique de Genette, il existe bien une différence générique entre le discours référentiel et le discours fictionnel, même s'il demeure toujours des zones de flou et de l'indiscernabilité statutaire au niveau du fonctionnement narratologique. Du point de vue de la structure et des modalités énonciatives, texte de fiction et texte référentiel adoptent souvent des modes de fonctionnement similaires. C'est d'ailleurs cette fréquente indiscernabilité discursive qui confère à la fiction littéraire sa puissance mimétique ; ce que Barthes nomme l'illusion référentielle.

Philosophes du langage et théoriciens de la littérature témoignent d'une préoccupation commune à l'égard de la nécessité de (re)penser la distinction entre mondes fictifs et mondes réels. C'est en ce sens que Dorrit Cohn, signalant son malaise "face à l'attitude répandue qui consiste à ignorer les différences entre les différentes catégories textuelles", vise dans *Le Propre de la fiction* à "réaffirmer les frontières en voie d'effacement entre récits fictionnels et non fictionnels" (Cohn, 2001, p. 66). Le territoire de la fiction s'affirmerait ainsi dans sa spécificité en se situant hors des chemins balisés par les discours référentiels et rationnels dont il est possible de penser et d'analyser les critères de vérité et d'objectivité. En ce sens, le discours de fiction se singulariserait par une expérience atypique, essentiellement vécue dans un espace littéraire ou dévolu à l'expérience artistique. Depuis Aristote,

note Genette, "la *fictionnalité* fonctionne toujours en régime constitutif : une œuvre (verbale) de fiction est presque inévitablement reçue comme littéraire [...] peut-être parce que l'attitude de lecture qu'elle postule (la fameuse 'suspension volontaire de l'incrédulité') est une attitude esthétique, au sens kantien, de 'désintéressement' relatif à l'égard du monde réel" (Genette, *op. cit.*, p. 88). La même remarque pourrait être appliquée au régime des arts plastiques, dans sa version moderniste tout du moins, eu égard à la prégnance du schème kantien précédemment cité (Shusterman, 1991). Cette prégnance explique en partie pourquoi l'analyse de la fiction semble "naturellement" incomber à l'esthétique, à la théorie de l'art et de la littérature, laissant à l'épistémologie le soin de porter l'effort réflexif du côté du réel et de la démarche scientifique. Malgré les efforts "intégrationnistes" d'un Pavel ou les *Manières de faire des mondes* de Goodman (qui confère à la fiction une "vérité métaphorique"), une barrière ontologique semble conforter l'*a priori* séparatiste qui règle le destin extra-mondain de la fiction.

Mais comment, dès lors, est-il possible de penser une épistémologie de la fiction ou, plus simplement, un usage épistémologique de la fiction ? Il faut en premier lieu, me semble-t-il, remettre en question l'attachement restrictif de la fiction aux territoires de l'art et se défier de l'illusion qui conduirait à ne l'envisager que dans un *hors monde*, exclusif de toute incidence *dans et sur* le réel. Comme je m'étais employé à le montrer dans un autre cadre, à propos du *Delirious New York* de Rem Koolhaas, la fiction en tant que "monde possible" n'est pas un *hors monde*, mais contribue à la production du réel ou encore à sa possibilisation (Vermandel, 2005). Comme l'explique par ailleurs Nelson Goodman, "le discours, même lorsqu'il traite des entités possibles, n'a nul besoin de transgresser les frontières du monde réel. Ce que nous confondons souvent avec le monde réel n'est qu'une description particulière de celui-ci. Et ce que nous prenons pour des mondes possibles ne sont que des descriptions vraies, énoncées en d'autres termes. Nous en venons à penser le monde réel comme l'un des mondes possibles. Nous devons renverser notre vision du monde, car tous les mondes possibles font partie du monde réel." (Goodman, 1984, p. 74). Cette conception relativiste nécessite évidemment de réviser les critères sur lesquels se fonde habituellement notre conception du réel, en considérant notamment que les productions symboliques (dont relèvent en particulier les fictions) appartiennent elles aussi au monde réel. Cela implique

également de ne plus conférer à “la vérité” une valeur prédominante, mais d'en accepter la contingence. C'est en ce sens que Goodman confère plus d'intérêt à la notion de *compréhension* qu'à celle de “connaissance” (Goodman, Elgin, 1994, p. 161).

La Philosophie du comme si de Vaihinger comme, sur un autre plan, les travaux de Ricœur et de Foucault permettent d'ouvrir plusieurs pistes de réflexion. Elles conduisent, d'une part, à réexaminer et à reconsidérer le bien-fondé des théories qui soutiennent l'existence d'une distinction stricte entre fiction et réalité, et, d'autre part, à mieux discerner le rôle des fictions dans les dispositifs cognitifs et les logiques argumentatives. Dès lors qu'est évacuée l'idée d'une correspondance stricte entre les mots et les choses (le travail de Foucault permet particulièrement bien de problématiser cet aspect), le problème de la vérité qui gravite autour du processus de recherche ne se pose plus simplement en termes de corrélation entre le langage et le monde objectif ou d'adéquation des théories aux faits. L'objectivité dépend en grande partie des cadres conceptuels que nous utilisons et des critères d'acceptabilité et de cohérence que nous mettons en œuvre au sein d'une communauté discursive ; comme le souligne Thomas Pavel, cela implique une “*adhésion épistémologique* aux pratiques langagières d'une communauté donnée” (Pavel, 1988, p. 33). La vérité peut en ce sens être considérée comme une “*idéatisation* de l'acceptabilité rationnelle” (Putnam, 1984, p. 67) ; ce point de vue n'exclut pas que les fictions, en tant qu'expérience de pensée, jouent un rôle de premier plan, comme en témoigne l'usage que Putnam lui-même fait de la théorie des “mondes possibles” pour introduire son propos (*id.*, *ibid.*, p.11-32). Cette voie spéculative permet de comprendre la manière dont la fiction peut s'immiscer au cœur du réel et contribuer à le faire advenir : le texte de fiction est en soi, en tant qu'*inscription* et objet de *conjectures*, un élément du réel, et le réel lui-même se transforme au moment même où nous tentons par l'écriture de l'appréhender et/ou de l'interpréter.

En tant qu'élément clé de la pensée discursive, la fiction textuelle – notamment

5 J'entends par “formes composites” les procédés textuels qui, à la manière de Foucault, couplent les registres de la pensée fictionnelle à ceux d'une écriture savante codifiée ou encore, selon le mot de Pavel, les “propositions mixtes” qui associent éléments fictifs et réels et “permettent aux entités de fiction de circuler dans notre monde” (Pavel, *op. cit.*, p. 41).

dans ses formes mixtes ou composites⁵ – se révèle (pour peu qu'elle soit dégagée des présupposés qui l'entourent) être un outil spéculatif essentiel à la connaissance (ou encore à la *compréhension*,

au sens de Goodman). Comme le montre d'autre part Vaihinger, elle rivalise avec l'hypothèse en frayant de nouvelles possibilités, alliant le créatif et le cognitif. Fondée sur une intelligence projective plutôt que déductive, la fiction se révèle en ce sens un outil de réflexion de premier plan concernant les logiques cognitives ; elle acquiert, à condition que son champ de pertinence soit identifié, une valeur gnoséologique et permet *in fine* d'envisager une jonction heuristique entre une épistémologie du vérifiable et une épistémologie du possible.

BIBLIOGRAPHIE

BORUTTI, S., [2003]

“Fiction et construction de l’objet en anthropologie”, in *Figures de l’humain*, EHESS, p. 75-99.

COHN, D., [2001]

Le Propre de la fiction, Paris, Seuil.

DASTON, L., [2008]

“Une histoire de l’objectivité scientifique”, in *L’Histoire des sciences. Méthodes, style et controverses*, textes réunis par J.-F. Braunstein, Paris, Vrin, p. 363-375.

DASTON, L., GALISON, P., [2010]

Objectivity, New York, Zone Books,

FREGE, G., [1971]

“Sens et dénotation”, *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, p. 102-126.

FOUCAULT, M., [1966]

Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines, Paris, Gallimard.
1972, *Histoire de la folie à l’âge classique*, Paris, Gallimard.

1975, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.

1978, “Entretien avec Michel Foucault”, in *Dits et Écrits IV*, Paris, Gallimard, 1994, p. 41-95

GEERTZ, C., [1996]

Ici et Là-bas. L’anthropologue comme auteur, Paris, Édition Métailié.

1998, “La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture”, *Enquête, histoire anthropologie*, n°6, *La description*, p. 73-105.

GENETTE, G., [2004]

Fiction et Diction, Paris, Seuil, coll. Essais.

GOODMAN, N., [1984]

Faits, fictions et prédictions, Paris, Éditions de Minuit.

GOODMAN, N., ELGIN, C., [1994]

Reconceptions en philosophie, trad. française J.-P. Cometti et R. Pouivet, Paris, PUF.

HACKING, I., [2008]

“Style pour historiens et philosophes”, in *L’Histoire des sciences. Méthodes, style et controverses*, textes réunis par J.-F. Braunstein, Paris, Vrin, p. 287-320.

PAVEL, T., [1988]

Univers de la fiction, Paris Seuil.

PUTNAM, H., [1984]

Raison, vérité et histoire, Paris, Éditions de Minuit.

RICCEUR, P., [1985]

Temps et Récit 3. Le temps raconté, Paris, Seuil.

1986, *Du texte à l’action. Essais d’herméneutique II*, Paris, Seuil.

SEARLE, J., [1982]

Sens et Expression, trad. J. Proust, Paris, Les Éditions de Minuit.

SHUSTERMAN, R., [1991]

L’Art à l’état vif, Paris, Les Éditions de Minuit.

VAHINGER, H., [1911]

La Philosophie du comme si, traduction et préface de Christophe Bouriau, Paris, Éditions. Kimé, 2008.

VERMANDEL, F., [dir.], [2005]

“Delirious New York, ou le manhattanisme comme fiction théorique”, *Cahiers thématiques* n°5, *Fiction théorique* CEC/ENSAPL – Jean-Michel Place.